

Elliott Schonfeld

AMAZONIE

Sur les traces
d'un aventurier disparu



PAYOT

**Un récit de survie
au cœur d'une jungle
aussi dangereuse que sublime**

En 1950, un explorateur de 23 ans disparaît en pleine jungle amazonienne alors qu'il tentait de traverser seul la Guyane française d'ouest en est. Il s'appelait Raymond Maufrais. De lui, on ne retrouva que son carnet de voyage, perdu, au milieu de la forêt.

La découverte de ce texte bouleversant conduit Elliott Schonfeld à retenter cette expédition extrême. Il s'enfonce ainsi dans la jungle, soixante-dix ans après Maufrais. Face aux mêmes dangers, étreint par les mêmes émotions, le jeune aventurier partage le même rêve fou que son aîné : vivre dans la jungle, quitter la civilisation qui détruit le monde sauvage. Accompagné par le peuple de la jungle – singes hurleurs, anacondas, caïmans... – et hanté par son *alter ego* disparu, Elliott Schonfeld écrit pour ne pas se perdre. Il est le premier homme à achever cette aventure en solitaire – la plus grande de toute sa vie.

Elliott Schonfeld, 27 ans, est le plus jeune membre de la Société des explorateurs français. Après l'Islande, le désert de Gobi, l'Alaska et l'Himalaya, cette expédition en Amazonie l'a emmené plus loin encore dans la solitude et la confrontation avec une nature impénétrable – et pourtant si menacée.

Eliott Schonfeld

Amazonie

Sur les traces
d'un aventurier disparu

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

En couverture : © Elliott Schonfeld

Carte, p. 11 : Nathalie Cottrel

Photo de Raymond Maufrais, p. 10 : © Maufrais / Bridgeman Images

Photos du hors-texte : © Elliott Schonfeld

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-228-92684-3

À mes parents, aux siens

PRÉAMBULE

C'était un beau mois de juillet, le soleil inondait Paris et la Seine se fauflait entre les bateaux. Ce jour-là, j'étais en avance pour un rendez-vous, alors, pour fuir la chaleur du goudron, je suis entré dans une librairie. J'étais loin d'imaginer que cette décision insignifiante allait changer ma vie.

En me promenant dans le rayon des livres de voyage, mon regard s'est arrêté sur un nom sans trop savoir pourquoi sur le moment. Puis je me suis souvenu : c'était à la suite de la projection d'un de mes films, celui sur mon expédition en Alaska, sans doute en 2016 ou quelque chose comme ça ; à la fin de la séance, une femme était venue me voir et m'avait dit que je lui avais fait penser à lui, à ce « Raymond Maufrais ». Je l'avais remerciée sans savoir de quoi elle parlait et puis je n'y avais plus pensé. Jusqu'à ce jour de l'été 2018, où ce nom est venu cogner ma rétine, sur la couverture d'un livre au rayon Littérature de voyage de Gibert Jeune, à Saint-Michel.

L'ouvrage s'intitule *Aventures en Guyane*. Pendant plusieurs heures, assis par terre dans un coin du rayon, je lis jusqu'à la dernière page, envoûté par les mots qui défilent

devant mes yeux, incapable de m'en détacher. Ce livre que je tenais serré entre mes mains, c'était le carnet de bord d'un explorateur de mon âge, parti en 1949 à la rencontre d'une tribu d'Indiens aux yeux bleus, très grands, vivant comme à l'Âge de pierre selon la rumeur qui les décrivait. Pour ce faire, il a traversé seul toute la Guyane française pour rejoindre les légendaires monts Tumuc-Humac où, prétendument, cette tribu vivait. Tout le monde tenta de le dissuader de cette folie, lui promettant l'enfer et la mort, mais jamais il ne se détourna de son rêve : celui de vivre dans la jungle, de retrouver ses « instincts oubliés », de quitter la civilisation pour goûter à la liberté. Il s'enfonça ainsi dans la jungle le 17 novembre 1949. Plusieurs mois après, le 13 janvier 1950, au milieu de la jungle guyanaise, très affaibli et rongé par la faim, il note dans son carnet sa décision de partir à la nage pour rejoindre le village de Camopi. Ce fut les derniers mots qu'il y inscrivit avant de l'abandonner sur la rive et de partir tenter de sauver sa peau.

Raymond Maufrais n'est jamais revenu de cette expédition. Si un Indien Émerillon, par un hasard miraculeux, n'avait pas découvert en mars 1950 son carnet sur les bords du fleuve Tamouri, en pleine jungle, on n'aurait jamais su ce qui lui était arrivé. Son père, Edgar Maufrais, ne pouvant se résoudre à la mort de son fils, passa douze ans de sa vie à le chercher dans toute l'Amazonie, persuadé qu'il avait été adopté par une tribu d'Indiens sauvages. En vain.

Dès les premières pages et tout au long de ma lecture, j'ai eu l'impression d'avoir connu Raymond Maufrais depuis toujours. Malgré les soixante-dix années qui nous séparent,

je me suis vu l'aimer comme un ami, comme un frère, sans jamais l'avoir rencontré : nous voyageons dans le même but, nous vivons la nature dans la même peau, nous partageons la même solitude. Ce livre a changé ma vie et, en sortant de la librairie, j'étais déjà décidé : j'allais retenter son expédition, j'allais terminer ce qu'il avait commencé, j'allais prouver qu'il avait eu raison d'y croire ; je lui devais cela. Au fond de moi, je voulais le retrouver, je voulais le sauver. Comme lui, j'allais remonter la rivière Waki, traverser la jungle à pied pour rejoindre le Dégrad Claude sur les bords de la rivière Tamouri. Et je finirais son rêve.

Ce jour-là, j'ai raté mon rendez-vous ; à la place, j'allais partir pour l'Amazonie.

Trois semaines plus tard, je posais le pied à Cayenne, en Guyane française. Dans ma précipitation, je n'avais pas eu le temps de me renseigner du tout sur la jungle, les seules informations dont je disposais, je les avais puisées dans le carnet de Maufrais. Je n'avais ni bâche, ni moustiquaire, ni machette et le panneau solaire qui était supposé alimenter ma caméra ne fonctionnait pas. Cela m'importait peu, j'allais survivre aux moustiques et à la pluie ; et tant pis pour le film, l'urgence était de rejoindre Maufrais.

Hélas, ce manque de préparation allait avoir raison de mes belles ambitions. Dès la première semaine, je me suis fait arrêter par les gendarmes en tentant de me rendre sur la rivière Waki, là où Maufrais avait commencé son expédition.

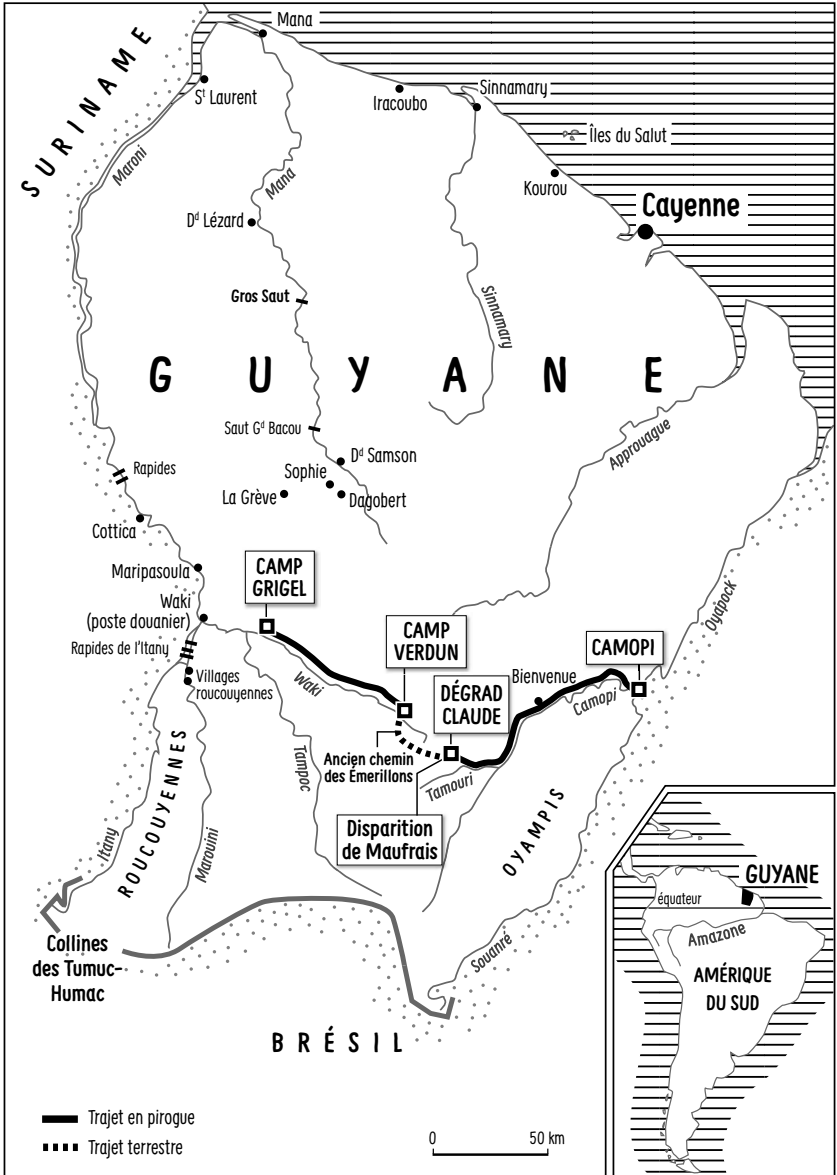
Ces hommes m'ont appris que la moitié de la Guyane était soumise à des restrictions strictes nécessitant permis et autorisations avant de s'y aventurer. Le même jour, j'ai décidé de passer la nuit au village de Maripasoula où j'ai installé mon hamac. Je me suis réveillé en pleine nuit et j'ai vu un homme partir en courant avec toutes mes affaires. J'étais en Guyane depuis huit jours à peine, à des kilomètres encore du point de départ de Maufrais, et je n'avais plus en ma possession que mon caleçon. L'échec était complet, il ne me restait plus qu'à rentrer à Paris la tête basse, tenter d'obtenir le fameux permis pour rejoindre la rivière Waki.

Je finis par l'obtenir et, un an plus tard, le 18 juillet 1949, je quittais de nouveau Paris. J'allais pouvoir rejoindre Maufrais pour de bon !



Raymond Maufrais en Guyane
en août 1949

L'expédition



Ô vie primitive, si rude et si belle¹...

1. Raymond Maufrais, *Aventures en Guyane*, Paris, Points, 2014, p. 278.

Le départ

J'ai horreur de la vie dite civilisée, horreur des gens qu'on y rencontre et des habitudes qu'on y prend. Je vais essayer de comprendre des hommes primitifs, je vais vivre avec eux. Je vais retrouver les vieux instincts oubliés. J'ai mis ma persévérance à partir comme d'autres la mettent à rester bourgeois¹.

1. Raymond Maufrais, extrait d'un article publié dans la revue *Élites françaises*, juste avant son départ.

Vendredi 19 juillet

Arrivée à Cayenne. Je trouve un hôtel et vide mon sac sur le lit pour vérifier qu'il ne me manque rien : devant moi, s'étalent pêle-mêle le carnet de Maufrais, un couteau, une machette, mon hamac, ma bâche, une moustiquaire, un duvet, un briquet, mes caméras, un téléphone satellite, des cartes, un GPS, une trousse de secours, un tube antivenin. Il ne me manque qu'une seule chose : des chambres à air de pneus pour naviguer sur la rivière Waki. C'est en Himalaya que j'ai découvert cette technique : avec deux chambres à air faisant office de grosses bouées, j'ai pu descendre une rivière népalaise pendant deux semaines. Je fais le tour de tous les garages automobiles de la ville mais à chaque fois on me regarde avec de gros yeux. Apparemment, cela fait bien longtemps qu'on n'utilise plus de chambre à air pour les pneus. En revenant bredouille à l'hôtel, je passe devant un magasin où je déniche deux chambres à air de VTT et trois de brouette.